

# VENERIE

LA CHASSE AUX CHIENS COURANTS







# EQUIPAGE DU ROCHARD

EN tant que membre du Comité de Rédaction, j'espérais bien ne jamais avoir à écrire dans « Vénérerie ». Les articles ne venant qu'au compte-gouttes, j'ai voulu me rendre compte s'ils représentent un tel labeur que beaucoup renoncent, semble-t-il, avant d'avoir commencé...

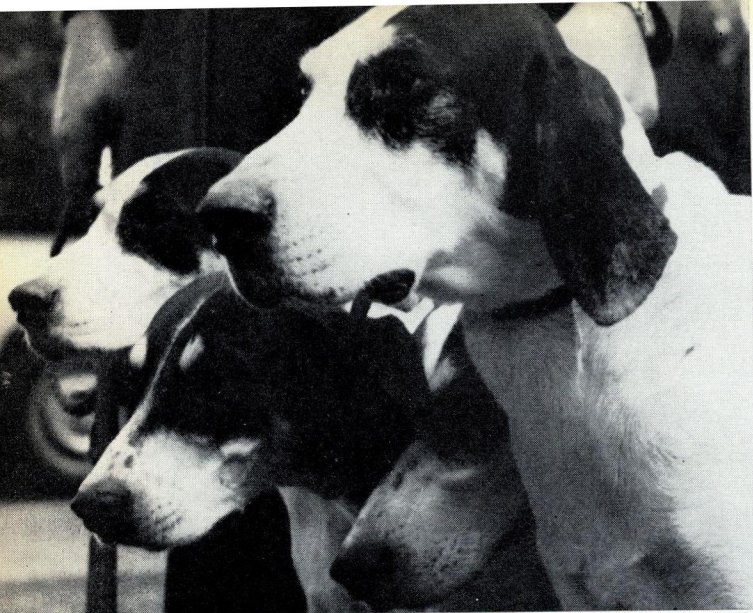
Avec Yves Janvier et Bernard de Saint-Germain, nous avons pensé à vous raconter trois chasses de la saison dernière. Pourquoi trois ? Parce que l'Equipe chassait dans trois forêts différentes. Pourquoi ces trois journées plus que d'autres ? Parce que nous disposons de documents photographiques pour les illustrer. Ce ne sont pas les laisser-courre qui, pour moi, resteront parmi nos plus beaux. J'aurais probablement choisi dans mon livre de chasse une chevrete prise à Breteuil en novembre et deux chevreuils manqués, l'un en Senonches et l'autre en Breteuil. Comme quoi il arrive souvent que l'on puisse faire de la belle vénérerie sans prendre. Heureusement car sinon nous aurions démonté depuis longtemps !

Nos trois territoires se présentent assez différemment :

— BRETEUIL : forêt particulière dans l'Eure ne fait qu'un avec CONCHES, soit un massif de plus de dix mille hectares. Forêt plate, percée en étoiles, au sol imperméable. Enceintes très fourrées par suite de jeunes enrésinements ou composées de taillis d'une vingtaine d'années impénétrables à cheval. Il est difficile d'y perdre la chasse mais aussi impossible d'y voir les chiens sous bois et de nombreux défauts doivent être travaillés à pied. Peu ou pas de difficultés d'eau, ni de change ; de nombreux renards hélas ! qui, pendant bien des saisons nous ont causé des problèmes quasi-insolubles. Les animaux y sont très vigoureux, faisant de beaux parcours sans se faire relancer.

— SENONCHES (Eure-et-Loir) : massif domanial de quatre mille deux cents hectares auxquels il faut en ajouter plusieurs milliers de bois particuliers dont les propriétaires, s'ils ne viennent pas assez souvent à nos laisser-courre, nous ont tou-





jours tous très aimablement autorisés à suivre. Qu'ils en soient ici remerciés ; forêt également assez plate, bien percée dans son ensemble et que l'on peut diviser en deux parties : la basse forêt à l'Est, fourrée par endroits mais généralement claire, la haute forêt avec de splendides futaies très sourdes et où par suite d'un train rapide, il n'est pas rare de perdre les chiens. Densité très forte puisque de cent à cent cinquante chevreuils y sont tués chaque année. Quelques grands animaux. Le change est la plus grave difficulté d'autant que nous arrivons à Senonches pas préparés, à résoudre ce genre de problème !

Selon la qualité de la voie, l'aptitude ou la chance de passer ou d'éclater dans le change, les chiens nous offrent de bien beaux spectacles ou des pistrouilles à mettre par terre le moral du plus optimiste des veneurs. « La retraite prise » ne résonne pas souvent sous ces belles futaies.

— BOURSE (Orne) : forêt domaniale de mille cents hectares divisée en trois parties séparées par de petits débouchers. Plate et claire, à part quelques enceintes, la forêt est bien percée. Le change, s'il n'est pas à négliger, ne représente pas la difficulté majeure, les animaux ayant tendance à débucher. Ou vont-ils ? Bien souvent hélas, nous n'avons pu le savoir car c'est dans des herbages de plusieurs dizaines d'hectares inondés par la Sarthe et ses affluents où paissent des troupeaux de bœufs que chiens et hommes s'avouaient vaincus par un animal ne se remettant pas et dont le volce-lest était invisible.

L'équipage des Coëvrons également invité par Monsieur Mallet ne réussissait pas mieux à résoudre ce problème. Seuls peut-être des équipages autrement organisés auraient su se tirer d'affaire. Toujours est-il que tous les boutons aimaient ce territoire qui offrait à l'animal toutes les ressources pour qu'il puisse s'y bien défendre et nous permettait de jouir du travail de nos chiens.

Quel dommage que l'Office national des Forêts n'ait pas réadjudgé à courir ce territoire où la vénerie du chevreuil était à l'honneur depuis un siècle, où chasseurs à tir et veneurs vivaient en excellents termes grâce au dévouement et à la gentillesse de l'adjudicataire.

Vous connaissez maintenant nos territoires. Il me reste à vous présenter les chiens et les hommes.

Au départ d'origine « Simons-Longuerue », les chiens appartenaient à Yves Janvier qui avait su faire naître de très beaux sujets à prédominance de gascon-saintongeois. La maladie, l'apport de sang nouveau, deux années d'élevage manqué, et la distinction de nos chiens s'en est trouvée diminuée. Ils

sont aujourd'hui, plus français blanc et noir voire anglo-français blanc et noir que gascon-saintongeois, mais forment cependant un ensemble assez homogène. Il est impossible à celui qui les mène de vous en parler en quelques lignes. Il me faudrait vous ennuyer par de longs commentaires probablement peu objectifs, car qui connaît bien ceux qu'il aime ? Disons qu'ils nous offrent une belle musique bien qu'il y ait beaucoup moins de gorges magnifiques qu'autrefois, qu'ils sont chasseurs mais pas assez requérants, créancés mais pas de change, obéissants sans plus, honnêtes en rapproché et en forlonger, médiocres en débucher, mauvais à l'eau, capables du meilleur comme du pire. Nous espérons tous qu'ils continueront à s'améliorer et nous offriront encore longtemps des heures où nous oublions tout autre souci que d'essayer de les servir.

Les hommes : Ragot à l'Equipe\* depuis trois ans a su, tâche difficile, se faire aimer des chiens, des chevaux et de ses patrons. Nous espérons qu'il désire autant rester avec nous que nous souhaitons le garder.

Yves Janvier, le maître d'Equipe : par suite d'un accident n'a pu, depuis deux saisons, nous apporter sur le terrain qu'une aide épisodique, puisse-t-il vite revenir à cheval !

Pierre de Poix, le troisième associé qui nous reviendra bientôt, nous apporte son concours moral et ses conseils judicieux ayant toujours su être au courant de la vie de l'Equipe bien qu'en étant éloigné. Il est vrai qu'il nous délègue un ambassadeur de charme avec Monique.

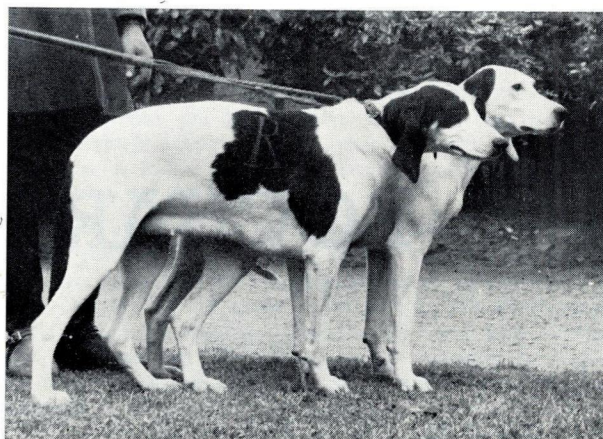
Chassent régulièrement à cheval Mesdames Madeleine Blétry et Monique de Poix, Messieurs Jean de Béarn, Jean des Brosses, Eric Devaulx de Chambord, Didier Heyndricks, Patrick Jeanson, Henri de la Chauvelais, de Saint André, Bernard de Saint-Germain et Jacques de Seroux.

En voiture, en dehors des femmes de cavaliers, François Jeanson, Daniel Benoist d'Anthenay Jacques de Longcamp et divers amis suiveurs tels Messieurs Allard et Souverain. En fait il n'y a guère le samedi plus de sept à huit cavaliers et deux à trois voitures. En semaine, il m'arrive de me trouver seul avec Ragot.

Excusez-moi, Amis lecteurs, de ce long verbiage qui vous aura je l'espère permis de situer le cadre et les acteurs des trois chasses qui vont suivre.



En haut et ci-dessous : Types de chiens





## CHASSE DU SAMEDI : 24 février

### ROND DES GARDES

Notre déplacement à Senonches tire à sa fin et nous n'avons pris qu'un seul chevreuil, aussi, aujourd'hui, avons-nous mis le rendez-vous dans la partie de forêt la moins vive en animaux et laissé au chenil tous les chiens à leur première saison. Seul Périclès m'a passé entre les jambes et a voulu me mordre lorsque j'ai tenté de le rentrer. Comme je le comprends ? Ainsi a-t-il gagné.

Nous foulons près de quarante-cinq minutes ce qui semble incroyable à Senonches. Les chiens n'ont guère envie de chasser et s'ils marquent des voies, ils sont incapables de les emmener. A 12 h 15, Yves sonne la vue sur des animaux qui se dérobent. Les chiens empaument la voie assez mal et selon leurs habitudes Jingo, Kroumir, Katiba, Orateur reviennent derrière mon cheval. Les animaux refusent la route du Rond des Gardes aux Brosses et reculent dans le Bras de Louvilliers. Gêné par les quatre ou cinq chiens qui me suivent, je perds le contact avec la chasse qui rentre dans le Bois de Paradis. J'y retrouve d'ailleurs divers cavaliers comme moi bien loin des chiens, seuls Henri et Daniel le Cocher les suivront de bout en bout, Yves et Monique, en voiture, tâcheront de garder le contact, ce qui n'est pas facile, le vent tournant sans arrêt. Nautilus et Maraudeur, qui a rallié lui ! abattent, paraît-il, un travail considérable et se sortent bien des difficultés que leur crée un animal rusant d'autant plus qu'il n'est pas bousculé.

Je retrouve finalement Jingo, Jurançon et Neptune qui emmènent un animal certainement échauffé, je pense que les

autres chiens arrivent derrière. Il n'en est, hélas, rien car Yves vient me dire qu'une chasse recule appuyée par Henri. Après une certaine hésitation, je demande à François (sur le cheval de Didier) et à Ragot de les arrêter et de rallier à la chasse d'Henri où sont le gros des chiens que je retrouve, en défaut, en plaine. Le temps de redresser sur la voie qui recule en forêt et tout le monde est là. La voie est bonne maintenant et notre animal a trois heures de chasse, décousue, pas souvent vite, il est vrai, mais enfin il débuche dans une direction où nous ne sommes jamais allés : plaine de grande culture, coupée de nombreux petits boqueteaux, pas de haies, pas de barbelés, beaucoup de revoirs. Bref, du nouveau pour les chiens et pour nous. Ragot ou moi, tour à tour, mettons pied à terre, Jacques prenant nos chevaux, Henri, à cheval, suivant de près. Les boqueteaux succèdent aux boqueteaux. Où se fera-t-il donc relancer ce diable de brocard, pigache de deux pieds ? Dans le bois de M. Hamel. Il a rusé pas mal à l'eau, mettant les chiens en balancer à plusieurs reprises. Odyssée en profite pour faire un brin de cour à un lièvre ! J'ai bon espoir qu'il se fasse relancer là tellement il a rusé dans le ruisseau, lorsque Maraudeur puis Nomade en refont au sommet d'un herbage, un volcelest aide un peu les chiens en balancer sur une petite route que le chevreuil a empruntée sur quelques centaines de mètres. Maraudeur, Mistinguette m'arrivent en volant. Au moment où les chiens vont rentrer dans un <sup>x</sup><sup>me</sup> petit bois, je vois notre animal qui repart au bruit en ressort à l'autre bout. Il est 17 h. Dans les labours, où il enfonce il est vrai,

*Sous la futaie*





il semble accuser beaucoup de chasse. Les chiens n'ont plus maintenant que quatre minutes de retard et ont d'autant moins besoin d'aide que leur animal s'en va dans le vent. J'abandonne l'aide d'une voiture charitable pour mon cheval, le train est très rapide et nous avons du mal à suivre dans un pays que nous ne connaissons pas, sur des montures qui accusent de nombreux kilomètres faits inutilement et vite durant la première partie de la chasse.

Au passage d'une route, Madeleine Heyndricks nous dit que les chiens ont à peine cinq minutes de retard, la chasse rentre dans le bois où nous nous heurtons à des barbelés, les chiens sont d'ailleurs en défaut dans un herbage marécageux. Nous les laissons faire mais ils n'arrivent pas à emmener leur voie et ne se portent pas assez en avant. Pied à terre. Peu avant la rentrée, Jingo, Lancelot, Maraudeur marquent

une voie et se mettent à crier, Lucifer perce. Nouveau défaut vite redressé, les chiens empaument à pleine gueule toute la jetée d'un étang. Bien Allé !

Les chevaux ne sont plus là, seul Jacques est passé par je ne sais où et je l'envoie sur une ligne vers laquelle se dirigent les chiens, chassant et criant et où je viens de voir sauter une compagnie de sangliers. Je n'arriverai pas à temps pour les arrêter et la chasse se rapproche de cet endroit maudit. Soudain, les chiens mollissent puis après un formidable récrit la chasse s'éloigne en débucher où Yves sonne une vue m'enlevant toute crainte. Excusez-moi Jingo, Maraudeur, Mistinguette et autres d'avoir un instant douté de vous mais la nuit arrivait et je sentais la retraite manquée tomber avec elle. Les chiens s'arrêtent de crier, pas très loin me semble-t-il, de la vue d'Yves vers laquelle je vais en courant. Après quelques



*Le retour*



instants qui paraissent toujours bien longs, j'entends un « hallali mes Valets », crié par Henri, toujours où il faut et où je ne suis pas, qui me porte jusqu'aux chiens. Ceux-ci ont fini une curée bien méritée ayant épargné un pied pour notre ami Marc Schelcher et la tête qui fait très bien à Glatigny.

Six heures de chasse : tous les chiens à la prise ; retraite, exceptionnellement en camion, pour les chiens, longue pour les chevaux.

Cette journée nous a tous beaucoup intéressés. Elle nous a permis de goûter après deux heures de « Pistrouille » au plaisir du travail des chiens, nous avons eu un parcours tout à fait inhabituel qui nous fait envier les amis chassant dans un pays de boqueteaux. Honneur à toi beau brocard, puisses-tu avoir une nombreuse descendance de ta trempe !

**Jacques de FALANDRE.**



## CHASSE DU SAMEDI : 2 mars

### BRETEUIL



*Dans  
un  
bras  
de  
la Risle*





Vraiment nous souhaitions bien prendre ! Hubert de Falandre était là et :

— Yves espérait montrer à cet ambassadeur d'un équipage très au point que nous pouvions, nous aussi, nous bien comporter de temps à autre ;

— Jacques, lui, voulait prouver que le sang Falandre ne faiblissait point ;

— Monique se réjouissait de pouvoir nous offrir un beau spectacle et une chaleureuse ambiance ;

— Henri, relativement nouveau venu à la vénerie, démontrerait qu'il avait su profiter de bonnes leçons tombées sur le sol fertile d'un sens aigu de la chasse ;

— Didier et Jean espéraient que cela se passerait vite : on les attendait du côté de Chartres à une réunion de forestiers ;

— mon cheval me donnait des soucis : des crevasses tenaces lui faisaient un postérieur comme l'un de ces magnifiques piliers de Carnac.

Ma foi notre espoir est allé grandissant lorsqu'arrivant au rendez-vous, nous avons retrouvé les Etienne d'Aillières (ils nous ont vu réussir au moins à 75 %) et aussi Fred Wanklyn, un ami canadien (nous sommes souvent chanceux en présence d'étrangers).

Pourtant, nous manquions de l'aide de Ragot, cloué au lit par la grippe : aubaine pour Fred qui montera son cheval. De plus, la terre est certainement épouvantable !

Nous mettons les chiens à la brisée de M. Allard, près du Rond de la Reine. Ils rapprochent très bien : mauvais signe ! « encore une mauvaise terre » et attaquent rapidement un beau brocard qui nous emmène vite à travers les « petits sapins » vers les « engpillagements ».

Là les chiens, comme toujours, peinent et s'appliquent, se tirant à la queue leu leu de ce fourré touffu. Ils arrivent à en sortir leur animal qui longe le parc de Souvilly, refuse la route, croise, double, redouble sa voie et nous met en « balancer ».

Un paquet de jeunes chiens entreprenants recourent la voie et l'emmènent grand train vers le Rond de Nemours. Jacques appuie fortement cette tête. Patrick et moi essayons

d'arracher les vieux chiens qui défont point par point toute la dentelle étalée le long du parc.

Ce n'est pas la première fois que, par les terres où sans doute l'odeur est forte mais volatile, peu tenace, nous voyons nos vieux chiens s'appliquer admirablement à tout débrouiller au pas tandis que quelques jeunes chiens brillants et brigands volent la voie dans un large retour.

Une demi-heure plus tard, Patrick et moi recollons à la tête au-dessus du Rond d'Orléans et tournons nos chiens. Tout va bien dix minutes puis embrouillamini et même scénario : une tête avec les jeunes chiens, une queue sérieuse et appliquée sur cette voie couverte. Dans un balancer, Eric arrive à reprendre ces chiens et les redonne à la tête qui fonce vers les renardières, traverse la voie ferrée et cafouille dans la coupe qui longe le débucher de l'Hermite.

Chantal bien placée en débucher voit notre animal et nous aide à remettre tout le paquet de chiens dans le droit chemin. Débucher vers l'Hermite. Jacques est avec des chiens qui butent à la Risle à deux cents mètres du chenil puis n'en refont plus du tout.

Mon cheval tire la patte. Comme il a raison ! Nous sommes à deux pas des écuries. Je mets pied à terre et retrouve là Didier et Jean en quête d'un chauffeur pour les déposer à leur voiture, au Rond de la Reine et de là foncer à leur réunion. Habitué au défaut que l'on a après deux heures de chasse, je laisse nos veneurs faire leurs retours tandis que Madeleine, Christiane et Yves font les volcelest dans les champs là-bas loin en débucher.

Bien sûr je n'avais pas compté sur la perspicacité d'Hubert qui, longeant la rivière, apercevait notre chevreuil blotti dans un bras de la Risle. « Nono » balise l'endroit tandis qu'Hubert aide Jacques à ramener les chiens ? Rapide bat l'eau et les chiens mettent bas leur brocard. Beau spectacle m'ont dit Daniel et Ragot qui de leur fenêtre ou bien plutôt derrière un chêne, plus fiévreux que jamais, se trouvaient aux premières loges.

Curée devant l'Hermite, les honneurs à Hubert dont nous ne charmons guère les oreilles : nos trompes sont modestes.

**B. de St-G.**





## CHASSE DU SAMEDI : 25 mars

### EN FORÊT DE BOURSE

Tous les ans nous nous déplaçons en forêt de Bourse près d'Alençon sur invitation de nos amis Mallet et en éprouvons toujours un réel plaisir tant l'accueil qui nous y est réservé est de bonne camaraderie et la forêt agréable. Toutefois ce samedi 23 mars deux raisons supplémentaires nous y attirent davantage : pour nous cette chasse est la dernière de la saison sur ce territoire, pour la forêt c'est son dernier laisser-courre avant qu'elle ne soit, depuis les dernières adjudications, réservée à la seule chasse à tir. Cette journée doit donc être belle et réussie afin que Bourse en retentisse une dernière fois et en garde les échos.

Le rendez-vous est fixé devant la petite gare de Neuilly-le-Bisson située au milieu du massif sud de la forêt qui, si l'on regarde la carte, a la forme d'une vieille botte : sa tige orientée nord-sud a environ cinq kilomètres de long, son pied tourné à l'est quatre, chacun d'eux ayant une largeur d'un à deux kilomètres. La voie ferrée peu passagère, ainsi que deux routes coupent la tige d'Ouest en Est, celle de la gare orientée nord sud partage en son milieu la tige jusqu'au talon pour aboutir à la nationale 12 sur laquelle repose le pied de la botte. Deux autres routes et un chemin forestier divisent le pied et rejoignent cette dangereuse nationale 12 qu'affectionnent particulièrement les chevreuils pour débucher et se jeter dans la Sarthe souvent en crue sur les herbages. Bien des accidents y sont évités grâce à la diligence des sympathiques « motards » que le Commandant de la brigade d'Alençon met aimablement à notre disposition. Disons qu'ils ont rapidement compris la technique de la poursuite et qu'ils y portent un intérêt réel, tant il est vrai que l'art militaire et la vénerie ont quelque chose de commun. Qu'avec leur Commandant ils trouvent ici l'expression de nos remerciements les plus cordiaux. Ajoutez à ce réseau de routes un quadrillage de chemins très praticables à cheval et vous comprendrez quel plaisir peuvent prendre cavaliers et voitures. Toutefois les herbages dits « des étangs » où coule une rivière souvent en crue séparent le pied de la tige de cette botte et sont infranchissables, les cavaliers doivent les contourner par un détour de trois bons kilomètres pour rejoindre la chasse qui les traverse rapidement.

L'ensemble assez plat mais parfois sourd, fait de taillis sous futaies, de futaies, de fourrés épais et de parties très mouillées, présente une grande variété et des difficultés engendrant des changements dans les allures. Sans être trop vive en chevreuils, cette partie présente cependant un danger de change certain.

Tel est le territoire sur lequel ce 23 mars nous découplons vers midi vingt-cinq chiens en bonne condition. Il fait un beau temps de chasse ; sur la cime des arbres un vent frais de nord-ouest pousse ses quelques nuages et assure la qualité de voie. Sur tous les visages se reflète la décision optimiste de réussir.

Jacques et Ragot foulent avec les chiens la partie ouest de la route de la gare en remontant dans le vent. Cavaliers et voitures encadrent les enceintes. Avec Monique, mon aimable et élégant chauffeur, accompagnés de Robert Almon, jeune débutant en vénerie, nous nous plaçons sous le vent. Un lièvre fare à l'approche des chiens très sages qui travaillent avec ardeur et quêtent largement.

Cette partie, malgré la connaissance de quelques vieilles voies, semblent vide de chevreuils. Le temps s'écoule et Jacques passant la route, aborde la partie ouest. Je le suis à pied sous bois, les chiens en refont. Maharadja fait entendre sa belle gorge, de ces profondes gorges de hurleurs que nous perdons malgré les croisements faits entre éléments très gorgés. La voie s'échauffe quand à 13 h, la vue d'un animal se dérobant est sonnée par Didier. Une tête se forme suivie par Bernard qui l'appuie tandis que Jacques et Ragot rameutent sans difficulté, la chasse faisant une boucle pour remonter dans le vent. C'est alors un beau récri que j'écoute avec plaisir. L'animal jugé brocard saute la route, fait un rond dans la partie Ouest puis ressaute dans la partie Est, fait des crochets mais les chiens chargent, il ne peut battre au change. La menée est bonne, notre animal n'a pas de temps à perdre car serré de près par les chiens qui s'en donnent à cœur joie il repasse peu devant eux la route, est alors jugée « chevette », se dirige vers les herbages des étangs, franchit les fourrés, fait une pointe vers la nationale 12 puis une double et prend parti vers la pointe du pied de la botte où avec Monique et Robert nous l'attendons au débucher : tayaut ! à trois cents



mètres un chevreuil sort du bois, saute la rivière qui le borde et au pas remonte vers nous. A l'ombre, ne bougeant pas, nous pouvons l'observer : il s'arrête, boit, repart au pas, fait quelques hourvaris puis vient droit sur nous. Assurément c'est l'animal de chasse, un beau brocard portant de grands bois, Les chiens criant bien ne sont plus loin, je peux alors sonner la vue. A deux cents mètres avant le débucher, il y a balancer dans le sous-bois très mouillé quand soudain Nomade relance le brocard dont tout le débucher est ainsi coupé. Nous écoutons cette belle et joyeuse musique mais allons nous trouver à faux vent, la chasse s'éloigne en un train rapide.

Nous portant aux herbages nous écoutons : nouveau balancer, le brocard bat au change mais Henri qui l'a vu remet à la voie que tout le monde empaupe en un train qui prend allure de charge. Nous arrivons trop tard aux herbages, trop tard à la gare, l'animal prenant son contre-pied refait le talon de la botte, traverse la voie ferrée et débuche dans le vent à l'ouest de la tige à hauteur de son attaque. Les chiens vont en criant à la rivière qui s'écoule à trois cents mètres en bordure de la forêt, les grands herbages sont très mouillés et même inondés : c'est le défaut, il est quinze heures trente. La Vesone profonde et large ne peut être franchie que très loin en amont par Jacques et Ragot qui font les devants sans succès, refont alors les arrières.

Remontant à pied la rive opposée au bois je me mets, avec une attention toute particulière, à la recherche d'un volcelest. Un éboulis tout frais sur la rive, dans le creux d'un méandre, attire mon attention et dans la vase deux formes de train me semblent bien répondre à ce que je cherche. Aucun chien n'est passé par là et, si cela était vieux, le courant les aurait effacées, M. Allard particulièrement expert en l'art du volcelest partage mon sentiment. Je sonne alors ce que je crois être vrai faisant savoir à Jacques ma prudence, lui conseillant de fermer le rond qu'il a commencé. J'envoie M. Allard faire les devants.

Nous attendons en observant, les voitures stationnent sur la route qui borde notre herbage. Soudain Robert, le novice, et Marie-France de Falandre qui se mouillait les pieds dans ses petites chaussures me montrent le bord de la rive et m'interrogent : un volcelest dans l'herbe ! puis deux, et une fois que vous les avez ainsi il suffit de suivre, c'est ce que nous faisons jusque dans l'eau pour tout perdre définitivement, il y a trop d'eau. Nous jalonons la direction, notre conviction est faite ; notre brocard, s'il n'a passé la route, est tapé dans la haie qui lui est perpendiculaire. Nous en avons tellement la conviction que Marie-France tente vainement de s'y rendre et qu'à pleine trompe je sonne et résonne le volcelest et même la sortie de l'eau pour être plus affirmatif. Le temps nous paraît long, voilà près d'une heure que nous sommes en défaut, nous sentons l'impatience nous gagner. Mais voilà Jacques et Ragot qui se trouvaient à faux vent ; nous leur montrons ce qui est écrit sur l'herbe. Ragot fait un nouveau retour plus en avant avec Georges de Ballore. En arrivant à la haie perpendiculaire de la route, Georges fait bondir à cinq mètres de celle-ci notre animal que les chiens prennent à vue, il est environ seize heures trente. C'est alors un immense récri. Dans une gerbe d'eau notre chevreuil bondit, perdant de son avance, il est sur ses fins, vient sur moi et se jette à l'eau. J'ai peine à sonner les circonstances tant les événements vont vite. Neptune, resté sur l'autre rive, a vu la scène et porte bas notre brocard, rejoint immédiatement par les vingt-quatre autres chiens qui nageaient derrière ce dernier : « hallali mes beaux » et je le leur sonne de bon cœur. Fort heureusement Bernard et son frère Alain arrivent à temps pour éviter une

curée chaude qu'en d'autres circonstances nous aurions laissé faire. Pour cette dernière chasse il convient en effet d'organiser une curée en bonne et due forme d'autant que les jeunes et déjà excellentes trompes d'Alençon ne demandent qu'à nous aider. Tout le monde accourt à travers l'herbage. Daniel en tête, pantalon retroussé, chaussures et chaussettes en mains.

Pour marquer cette dernière chasse en Bourse, la curée est faite à l'orée du bois, près de la prise, au hameau de Neuilly-le-Bisson. Je fais les honneurs à Marie-France qui a su si bien regarder. La forêt retentit alors des fanfares des différents équipages représentés et de bien d'autres parfaitement sonnées par les jeunes auxquels nous répondons de notre mieux.

Une surprise nous attend cependant : un vieux riverain qui a suivi régulièrement nos chasses et affectionne la forêt, auquel j'ai offert en souvenir « un petit morceau », nous invite tous, équipage, nouveaux adjudicataires et gendarmes, à goûter à un excellent anjou champagnisé au café-épicerie de l'endroit. Inutile d'essayer de l'en faire démoder, il colle à sa voie tant il est heureux, une joie franche qui rend humide son regard sous ses épais sourcils. Une fois encore la vénerie unit les hommes.

**Yves JANVIER.**

*Ragot et son brocard*

